

LA CITÉ DE L'OUBLI



SHARON CAMERON

LA
CITÉ DE L'OUBLI

Texte français d'Alexandra Maillard

Éditions

 **SCHOLASTIC**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Cameron, Sharon, 1970-
[Forgetting. Français]

La cité de l'Oubli / Sharon Cameron ; texte français d'Alexandra Maillard.

Traduction de: The forgetting.

ISBN 978-1-4431-6478-8 (couverture souple)

I. Titre. II. Titre: Forgetting. Français.

PZ23.C21375C1 2017

j813'.6

C2017-903339-5

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents mentionnés sont le fruit de l'imagination de l'auteure ou utilisés à titre fictifs. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou non, ou avec des entreprises, des événements ou des lieux réels est purement fortuite.

L'éditeur n'exerce aucun contrôle sur les sites Web de tiers de l'auteure et ne saurait être tenu responsable de leur contenu.

Copyright © Sharon Cameron, 2016, pour le texte anglais.

Copyright © Michael Heath, 2016, pour les illustrations.

Copyright © Éditions Nathan, SEJER, 2017, pour la version française.

Copyright © Éditions Scholastic, 2017, pour la version canadienne-française.

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour toute information concernant les droits, s'adresser à Scholastic Inc., 557 Broadway, New York, NY 10012, É.-U.

Édition publiée par les Éditions Scholastic, 604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 139 17 18 19 20 21



*À tous ceux
qui se souviennent
qu'ils peuvent changer leur monde*



J'ai oublié.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai trouvé une salle en pierre blanche et une lumière vive, beaucoup trop vive, qui pénétrait par deux hautes fenêtres. Je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Je ne connais pas cet endroit. Je ne connais pas cette fille qui m'a réveillée, ni ces enfants en larmes aux visages zébrés de noir. Ils ont oublié, eux aussi. Mais un livre était attaché à mon poignet, et le livre prétend que j'ai une famille, et que ma famille sera marquée avec de la teinture pour que je la reconnaisse. J'ai l'impression que je dois croire le livre.

Il y a de la violence, dehors. La barre est mise sur la porte. J'ignore ce qu'il y a à l'extérieur de cette pièce. Sans doute d'autres personnes. Des gens qui se sont réveillés sans livres. Je voudrais crier comme ils le font. Pleurer comme les enfants. Griffes ma propre chair et découvrir ce qui se cache en dessous. Je veux savoir qui j'ai été.

Le livre dit que je savais que cet Oubli allait arriver. Que ça s'est déjà produit et que ça se produira encore. Nous devons tout écrire. Tout ce qui nous concerne, comme le livre me dit de le faire, dès à présent. Les enfants avec les marques sur les joues s'éloignent en courant à ma vue. Je dois être leur mère. Je vais leur lire ce livre. Je leur révélerai leur nom et je découvrirai le mien.

Nous sommes faits de nos souvenirs. Maintenant, nous ne sommes plus rien. C'est comme si nous étions morts.

Qu'avons-nous fait pour mériter cet enfer?



CHAPITRE 1

ls vont me fouetter. Je ne comprends pas que cela m'étonne. Personne ne peut prendre autant de risques sans finir par se faire attraper. Je ne veux pas me faire attraper. Je m'allonge sans bruit au sommet du mur à peine plus large que moi. Il y a du vide de part et d'autre. Je serre mon sac contre ma poitrine et plisse les yeux pour me protéger de la lumière. En réalité, j'ai toujours su que je me ferais prendre. Je ne pensais simplement pas que ce serait aujourd'hui.

J'ose un regard en contrebas. Deux silhouettes se tiennent dans l'allée sombre, côte à côte. Mon échelle en corde se balance juste au-dessus de leurs têtes. Je ne crois pas qu'elles aient vu ni moi ni l'échelle. Je ne suis pourtant pas très discrète. La cité fortifiée de Canaan s'étire telle une vaste cuvette peu profonde en verre et en pierre blanche. Et je suis étendue là, à dix mètres de hauteur, sur son mur d'enceinte.

Il suffirait d'un seul coup d'œil dans les rues pendant la cloche du repos, d'une seule personne réveillée — comme moi et les deux autres en dessous — d'une seule main tirant le rideau d'une fenêtre bien placée pour qu'ils me surprennent. Et ils viendront me chercher.

Mes doigts trouvent le cordage torsadé de l'échelle attachée à son anneau de métal brûlant. Je pourrais la faire basculer de l'autre côté du mur, redescendre et attendre qu'ils soient partis. Ou je pourrais sauter au-dessus de la ruelle et atterrir sur le toit des Archives, un mètre plus bas. Sauf qu'il est en chaume, en pente raide, et que ces deux individus remarqueraient forcément une fille bondissant au-dessus de leurs têtes. Ou l'échelle qui remonterait. C'est déjà un miracle qu'ils ne l'aient pas repérée quand je l'ai jetée par-dessus le mur tout à l'heure.

Je vais devoir rester immobile et prendre sur moi. En équilibre sous le dôme de ciel bleu-violet, la cité blanche d'un côté, une étendue de montagnes et de cascades de l'autre, sous la chaleur cuisante des pierres après huit semaines consécutives d'ensoleillement. Je ne suis pas d'une nature patiente. Le vent chaud souffle et tournoie. Je me demande s'il pourrait me faire tomber; je me demande de quel côté je préférerais tomber. Un mot monte jusqu'à moi depuis la ruelle ombragée :

— Combien?

Le genre de question que l'on pose lorsque l'on croit avoir mal entendu. Je connais la plupart des habitants de Canaan. Au moins de vue. Mais pas le sommet de leur crâne.

Je reconnais aussitôt le murmure qui rétorque, en revanche. Poli. Toujours agréable. Jonathan du Conseil, exécuteur des nombreuses lois de Canaan. Le trouver là, à braver ces règles est ma deuxième non-surprise de la journée. Jonathan me fera fouetter comme il se doit. Et il aimera ça. Je me demande à combien de coups de fouet l'on a droit quand on est passé par-dessus le mur.

— Onze, lance Jonathan.

J'ai besoin d'une seconde pour comprendre que ce n'est pas à moi qu'il répond.

L'autre voix réplique beaucoup plus fort :

— Et qu'est-ce que je suis censée dire aux gens qui réclament leurs livres? Quelle raison dois-je leur donner?

C'est Gretchen des Archives.

— La raison ne regarde que moi, Archiviste. Dis leur ce que tu veux.

Je serre mon sac plus fort contre moi. Mon livre est rangé à l'intérieur, sa lanière fixée à la ceinture autour de ma taille. Jonathan ne peut pas ordonner à Gretchen d'empêcher onze personnes de lire leurs livres archivés, c'est impossible. Ils sont nos souvenirs, ce que nous sommes. L'idée de me voir refuser l'accès à l'un de mes livres provoque un picotement familier dans mes jambes et mes doigts. J'écarte cette sensation. Je ne peux pas paniquer. Pas ici, au sommet du mur, juste au-dessus de la tête de Jonathan, et à la vue de tous. Soudain, je capte un mouvement dans mon champ de vision. L'une de mes tresses s'est dégagée de ses épingles et pend dans le vide, telle une bannière blonde.

La conversation s'est interrompue dans l'allée. Le silence est si long que je peux presque voir les deux cous tendus vers ma tresse et l'échelle se balançant dans le vide. Je repense aux cicatrices boursouflées que j'ai aperçues sur le dos d'Hedda, aux bains, et je prends une décision. S'ils viennent me chercher, je remonterai l'échelle, descendrai de l'autre côté du mur, et retournerai dans la montagne. Mais aussitôt, je change d'avis. Hedda a survécu. Ma mère et mes sœurs ont besoin de moi, même si elles ne le savent pas. Soixante-dix jours à peine nous séparent du prochain Oubli.

La voix agréable de Jonathan suspend le fil de mes pensées :

— Voilà ta liste.

La voix douce de Gretchen prononce un mot quand celle de Jonathan reprend le dessus, tranchante :

— Et que dirais-tu si ta ration de nourriture était calculée en fonction de ta capacité à faire ce qu'on te demande?

Je me mets à la place de Gretchen des Archives.

Eh bien, Jonathan du Conseil... Si ta propre ration était calculée en fonction du plaisir que tu éprouves chaque fois que tu punis un hors-la-loi, il n'y aurait vite plus rien à manger à Canaan. Et si tu levais les yeux, tu pourrais constater l'infraction à une règle essentielle en ce moment même...

Gretchen ne dit rien de tout ça, évidemment. Je ne dirais jamais des choses pareilles non plus. Mais je l'espérais presque. Il faut qu'elle mette un terme à cette conversation si je veux redescendre. J'épingle ma tresse rebelle à l'arrière de mon crâne tout en me demandant ce que Janis, la Chef

du Conseil de Canaan et la grand-mère de Jonathan, penserait de cette petite réunion secrète au fond d'une ruelle pendant le repos. Je parierais qu'elle n'est pas au courant.

Gretchen bafouille une dernière fois, puis le silence retombe, seulement troublé par les stridulations des grillons de soleil. J'ose un autre coup d'œil au bas du mur. L'allée est vide. Aucun bruit de pas ne retentit sur les dalles, aucune fenêtre ne s'ouvre, aucun cri ne dénonce ma présence. Pour ce que j'en perçois, la cité dort.

Je décide de partir. Je mets mon sac sur mon dos, puis balance mes pieds par-dessus le mur en roulant sur le ventre. Une fois mes sandales calées sur l'échelle, je descends, mais seulement à mi-hauteur jusqu'à environ un mètre au-dessus du jardin de toit de Jin, le graveur de plaques. Face au mur, les pieds bien droits, je pousse de toutes mes forces et franchis d'un bond la courte distance qui me sépare du jardin en faisant un demi-tour sur moi-même. J'atterris à quatre pattes dans l'herbe sèche, la vue désormais obstruée par l'immense bâtiment sans fenêtres des Archives.

Je me précipite vers un parterre de ricins orange d'où je sors une perche en tiges de fougères, légère et fine, et crochetée à son extrémité. Je la brandis, j'attrape l'échelle, puis je la hisse jusqu'à ce que le dernier échelon la fasse basculer de l'autre côté du mur. Je la replace dans sa cachette avant de me redresser, l'oreille tendue.

Le soleil couchant étire les ombres qui privent le jardin de Jin de lumière, enveloppant les autres d'une lueur tamisée. La maison de Jin compte parmi les anciennes demeures de

la cité. Et même si son jardin est sec et mal entretenu, il est ravissant avec ses arches blanches imitant les ondulations de la forêt de fougères que je viens de traverser. Nous avons oublié comment façonner des pierres de ce genre, aujourd'hui. Jin profite peu de son jardin, d'autant moins avec la chaleur harassante de ces derniers jours. Il est âgé, sans femme et sans enfant dont il puisse se souvenir. Ces considérations, sa proximité avec le mur, et l'intimité créée par le bâtiment des Archives font de ce toit le meilleur endroit où atterrir. Qui plus est, le vieil homme est pratiquement sourd.

Je pose à mes pieds mon sac, sa lanière enroulée autour de ma jambe. Et pour la première fois, mon pouls commence enfin à ralentir. Je ne me suis pas fait prendre. On ne va pas me fouetter. Du moins, pas aujourd'hui. J'attrape mes dernières tresses rebelles; sept ou huit d'entre elles se sont échappées et effleurent la peau nue de ma taille. J'ai coincé le bas de ma tunique dans mon col d'une façon que ma mère désapprouverait, mais mon allure est plus décontractée, et plus adaptée à la végétation dense. Le tissu qui dépasserait risquerait de s'accrocher. Je fixe mes cheveux à toute allure du mieux possible. Je dois absolument rentrer à la maison, sans quoi, Mère trouvera mon lit vide. Parfois, j'ai l'impression qu'elle sait que je suis sortie, mais je l'aide à jouer le jeu en me présentant devant elle dans une tenue à peu près convenable.

« Tu as passé un bon repos, Nadia? me demandera-t-elle malgré ma tunique froissée et mes genoux boueux. Tu as rapporté de l'eau? Merci... »

Je ne dirai rien, comme toujours, et elle ne dira rien à propos de la pomme jaune sur la table — une pomme qui ne provient pas de nos réserves, ce qu'elle comprendrait si elle prenait la peine de vérifier. Mais de temps à autre, son front se plisse comme si le doute la gagnait. Comme si elle était perdue. Peut-être qu'elle l'est. J'ignore combien d'Oublis ma mère a connus. Elle a beau porter son livre lourd autour de son cou, je sais qu'elle ne se souvient pas de moi. Pas vraiment.

— Tu as passé un bon repos, Nadia, fille de la teinturière?

J'attrape mon sac à dos, puis je ramasse ma dernière épingle à cheveux perdue dans l'herbe. Cette voix n'est pas celle de ma mère. Elle est profonde, masculine, et s'adresse à moi depuis la pénombre de la partie couverte du jardin de Jin. Je recule d'un pas tout en jetant un coup d'œil à ma perche cachée. Je n'aurai jamais le temps de redescendre l'échelle. Le toit est trop haut pour que j'en saute et la voix s'interpose entre moi et les marches qui mènent à la rue. Rectification : c'est bien aujourd'hui que je vais me faire prendre. Je sens la sueur perler dans mon cou, et ce n'est pas à cause du soleil.

L'ombre dans l'angle se déplace, se reconstruit et s'incarne en une personne. Puis, la personne pénètre dans la lumière. Ce n'est pas Jonathan ni un membre du Conseil. C'est Gray. Le fils du souffleur de verre. Parmi tous les habitants de cette cité, il fallait que je tombe sur lui. Il a grandi depuis qu'on a fini le Centre d'apprentissage. Les semaines de soleil ont distillé de l'or dans ses cheveux bruns. Mais son sourire est le même. Sa mère le qualifierait sûrement d'« insolent ». Je

préfère *zopa*. Un terme que ma mère utilise parfois quand elle croit que je ne l'entends pas.

Gray passe un pouce dans la lanière de son livre, posé sur sa poitrine, attendant visiblement une réaction de ma part. Je réfléchis à ce que je dirais si j'étais quelqu'un de normal. *Salut!* ou *Ça fait longtemps que tu traînes sur ce toit?* ou *Qu'est-ce que tu fais, exactement? Quel chemin tu as pris pour venir jusqu'ici pendant le repos sans te faire remarquer? Est-ce que tes cheveux sont naturellement aussi emmêlés et bouclés?*

Mais il reste planté devant moi, tout sourire. J'aurais dû écouter Mère et éviter de remonter ma tunique. Mais je dois savoir ce que Gray le fils du souffleur de verre a vu. Je renonce à mes principes sur les conversations inintéressantes, et je lui demande :

— Qu'est-ce que tu fais ici?

Son sourire s'élargit.

— Mais c'est qu'elle parle! Très impressionnant. Qu'est-ce que tu as appris à faire d'autre, depuis l'école?

Zopa. Gray semble trouver ça drôle. Pas moi. Et il n'a pas répondu à ma question. Je décide de ne pas répondre à la sienne.

— Alors, Nadia? Tu montes souvent dans ce jardin? lance-t-il.

J'ignore s'il me taquine ou me menace. Le silence retombe jusqu'à ce que je reprenne la parole :

— Je suis venue passer une commande à Jin. On a besoin de plaques.

— Ah, oui! Avec l'Oubli qui arrive, nous pourrions tous

en faire fabriquer de nouvelles. Et ça vaut le coup de risquer de te faire fouetter pour t'en être préoccupée en pleine nuit, à dix semaines de l'Oubli. Je suis entièrement d'accord avec toi. Non, vraiment. C'est bien d'être prévoyant. Autant éviter la cohue de dernière minute.

Des sarcasmes. Parfait. Je repense à l'unique fois où j'ai adressé la parole au fils du souffleur de verre auparavant. Il faisait environ les deux tiers de sa taille actuelle. Nous nous trouvions au Centre d'apprentissage et nous étions censés étudier les semis à planter. Gray avait surtout cultivé l'art de me taquiner, ce jour-là. Je l'avais ignoré durant deux cloches — j'ignorais tout le monde, à l'époque —, jusqu'à ce qu'il tire très fort sur la lanière de mon livre qui pendait, usé, à ma ceinture. Je l'avais regardé droit dans les yeux et lui avais dit une seule chose : « Arrête ». Là-dessus, il s'était emparé de mon livre et avait osé l'ouvrir. Il aurait aussi bien pu m'espionner par la porte des latrines. Je l'avais giflé très fort une première fois, puis une deuxième. Gray ne m'avait plus jamais embêtée, après ça. Mais je porte mon livre dans un sac, depuis. Je n'arriverai pas à lever la main sur lui, cette fois. Mais ce souvenir m'a fait du bien. Il m'a rappelé mon caractère, ce qui m'aide toujours à m'exprimer. Je dois découvrir ce qu'il a vu. Je plante mon regard dans le sien.

— Tu dois avoir un besoin urgent de plaques, toi aussi, étant donné que tu prends les mêmes risques.

— Excellent, fille de la teinturière.

Il va s'asseoir de l'autre côté du jardin, sur le muret en pierre, puis croise les chevilles avant de se pencher en arrière

malgré le vide de deux étages derrière lui.

— Mais je suis venu directement ici, alors que toi, tu as pris un long chemin jusqu'à chez Jin. Un très long chemin.

J'ai ma réponse. Il a tout vu. Peu importe en quoi ce jeu consiste, je n'ai plus aucune envie d'y participer.

— Je serai partie bien avant que tu ne puisses ramener Jonathan ici.

Sans compter qu'il aurait du mal à le trouver, puisque ce dernier traîne dans les rues.

— Je suis sûr que ça intéressera quelqu'un.

— Je nierai tout. Ce sera ta parole contre la mienne.

— Et il n'y a rien dans ce sac ou chez toi qui provienne de l'autre côté du mur, bien sûr...

Les pommes. Elles sont là, juste à côté de mon livre. Et les boutures de plantes. Il va falloir m'en débarrasser. Vite. Ainsi que des cristaux dans ma pièce de repos. Sauf que je n'en aurai jamais le temps. Mon estomac se noue. Je n'ai vraiment aucune envie de me faire prendre aujourd'hui. Gray se lève et traverse la pelouse, sans arborer son légendaire rictus, pour une fois. Il se plante au-dessus de moi.

— Dis-moi combien de fois tu as été de l'autre côté du mur.

Je regarde le ciel par-delà son épaule.

— Dis-le-moi ou je les fais venir.

Je pose mes yeux sur lui.

— Une fois.

— menteuse...

Cette dernière réplique me fait l'effet d'une claque dans

le dos. Une cloche se met à sonner au-dessus de la cité. La première du jour, celle de l'éveil. Mère ira bientôt jeter un coup d'œil à mon lit. Je dois absolument partir. Et Gray aussi.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Je suis content que tu me poses la question. Je veux que tu m'emmènes.

Où ça? Je comprends soudain qu'il parle de l'autre côté du mur. Il veut que moi, Nadia, je l'emmène lui, Gray, de l'autre côté du mur. Je n'ai rien entendu de plus idiot de toute ma vie.

— Non.

— Si.

Je le dévisage.

— Je t'accompagne ou j'informe le Conseil, déclare-t-il. C'est à prendre ou à laisser.

Je ne suis plus folle de rage. Je suis effrayée. Oserait-il vraiment me dénoncer? Regarderait-il mon dos se faire lacérer comme celui d'Hedda? Je n'en ai aucune idée. Je suis coincée. Gray me toise. Il a des cils étonnamment longs. Je baisse la tête avant de me résigner.

— Quand? demande-t-il.

— Dans trois jours.

— Le soleil se couchera, à ce moment-là.

— C'est à prendre ou à laisser, dis-je en soutenant son regard.

— Alors, je prends, répond-il, visiblement satisfait. Je te retrouverai ici à la première cloche du repos.

— La quatrième.

— Non. Tu viendras à la première, comme tu le fais

d'habitude. À dans trois jours, Nadia, fille de la teinturière.

Il se recule dans la pénombre en souriant toujours. Juste avant de disparaître dans l'escalier, il me lance :

— N'oublie pas.

Je reste plantée là jusqu'à ce que le bruit de ses pas s'estompe, avant de m'élancer au bord du toit pour l'observer se frayer un chemin dans les rues. Je ne le vois pas. Il a dû emprunter un autre parcours. Je m'éloigne vers la partie couverte depuis laquelle Gray m'a observée m'étendre sur le mur, sauter dans le jardin de Jin, me débarrasser de l'échelle, et renouer mes cheveux. Maintenant que je suis seule et que la chaleur est tombée, je sens la panique me gagner. On ne me fouettera pas. Pas aujourd'hui. Mais je me suis fait prendre. « N'oublie pas », m'a dit Gray.

Je calme ma respiration, sors mon livre de son sac et caresse l'épaisse couverture de cuir, puis la longue lanière qui le rattache à ma ceinture. On m'a appris à écrire la vérité dès que j'ai été en âge de tenir une plume. Nos livres sont notre identité, le fil qui nous relie à ceux que nous étions avant l'Oubli. La seule et unique chose dont nous ne devrions jamais être séparés. « N'oublie pas. » Ces mots résonnent dans ma tête, mais prononcés par une voix d'enfant, cette fois. Gray l'ignore, mais il me les a déjà dits.

Je tremble de tout mon corps — mes jambes, mes bras, mes doigts, mon crâne. La panique que j'avais réussi à refouler pèse soudain sur ma poitrine et en vide tout l'air. J'entends les cris de ma mère. Ses poings martelant la porte fermée de sa pièce de repos. La voix de ma sœur aînée

mêlée à la sienne, suppliant mon père. Le bébé pleure dans son berceau. Je me recule contre le mur sous les boutures alignées le long du rebord de la fenêtre. J'étais Nadia, la fille du planteur, quand j'avais six ans. Mon père m'avait laissé planter ces semis verts et orange. Je croyais qu'il m'aimait.

Mon père me prend la main, m'écarte de la fenêtre, et me fait asseoir sur une chaise. Mes pieds ne touchent pas le sol. La lumière du lever du soleil nimbe les cloisons de rose et d'or. Il attrape notre couteau et coupe la lanière de mon livre. Je vois le livre glisser de mon corps, puis s'éloigner de moi entre les mains de mon père.

— Ne pleure pas, Nadia, me dit-il en pleurant lui-même. Il sera bientôt temps d'oublier.

Cet homme est un étranger. Mon père est devenu un étranger qui vient de faire l'inverse de ce qu'il m'a toujours appris. Il m'a ôté une partie de moi-même et l'a emportée. Je bondis de la chaise pour m'élancer dans la rue. Le son de sa voix qui m'appelle se perd bientôt. La douleur et la confusion que j'éprouve semblent s'être déversées dans la cité. Tout n'est que bruit et fumée, verre brisé et éclats de rire — des rires plus effrayants que les cris de ma mère. Je ne sais pas où je suis. Des rubans pendent des arbres. Tout a l'air différent. Mon livre ne rebondit pas contre ma jambe. Le trottoir en pierre est glissant. Je tombe et quelqu'un tente de me rattraper, alors, je cours et cours encore, et c'est là que j'aperçois le garçon aux cheveux bruns, là où ils fabriquent le verre.

Le four luit. Le garçon se débat et donne des coups

de pied. Un homme lui tient le bras. Il lui a pris son livre. Le souffleur de verre crie après l'homme et secoue la tête. Je suis en colère, tellement en colère qu'on ait coupé la lanière du livre de quelqu'un d'autre. Puis l'homme lance le livre dans la bouche béante et orange vif du four.

Je bondis à l'intérieur de l'atelier et je frappe l'homme encore et encore. Je reçois en retour un coup qui m'envoie au sol tandis que de lourds outils tombent sur mes jambes. L'homme et le souffleur de verre se battent. La chaleur du four me brûle le visage. La couverture du livre a pris feu. Les flammes dévorent ses pages. Le garçon attrape son livre et le jette à terre avant d'étouffer les flammes avec ses mains en criant de douleur. Les hommes continuent de se battre. Quand le feu est éteint, le garçon brandit de ses mains rouges son livre fumant et me dit : « N'oublie pas ».

Je me relève et m'échappe dans les rues de pierre blanche, entre les maisons blanches. De la lumière pointe derrière les montagnes, par-delà le mur d'enceinte, bientôt suivie de l'éclat doré du soleil. Puis une lumière vive, radieuse, dont les éclats éblouissants percent le ciel d'or et explosent comme du verre brisé. Les arbres se mettent à fleurir exactement comme mon père l'avait promis. Les bourgeons blancs s'épanouissent, tandis que les rubans volettent de part et d'autre de la rue. L'air est doux. Mais il y a trop de lumière. Je m'accroupis et me protège les yeux.

Quand je les rouvre, j'aperçois un homme appuyé contre une porte close. Ses mains caressent doucement son livre posé à côté de lui. Je regarde son visage impassible, comme

celui de ma mère quand elle verse de l'eau du pichet. Une fois que plus aucune expression ne demeure sur son visage, l'homme s'éloigne, dépassant un bébé étendu dans sa couverture, par terre au beau milieu de la rue. Je n'arrive pas à voir si cet enfant a un livre, mais j'entends une femme pleurer. Et même si le monde qui m'entoure est incompréhensible, je sens bien que ce son est différent. La femme ne sanglote pas parce qu'elle a peur de mourir, mais parce qu'elle a perdu sa vie. Elle a oublié. Tout le monde a oublié. Et le bruit de cet Oubli est assourdissant.

Je m'oblige à me relever pour rentrer à la maison en trébuchant sur les pierres. Où irais-je, de toute manière? Je suis couverte de bleus, fatiguée, blessée. Je veux ma mère. Mon père n'est pas là à mon arrivée. La maison elle-même semble étrangère dans cette lumière. Le bébé s'est endormi dans son berceau. Les boutures ont disparu du rebord de la fenêtre. Mais un livre, ouvert à la première page, trône sur la table. *Nadia la fille de la teinturière*. Sauf que ce n'est pas le mien. Je vais aussitôt soulever la barre de la porte qui donne sur la pièce de repos de ma mère.

— Mère?

Elle est bien là, à sa place habituelle, et ma sœur est blottie dans un coin. Ma mère cligne une fois, puis une deuxième fois des yeux avant de reculer d'un bond. Elle me fuit.

— Qui êtes-vous? crie-t-elle. Laissez-moi tranquille!

Je bats en retraite. Je vais m'asseoir sous la table, puis, les genoux repliés contre moi, je commence à me balancer. Je comprends alors pourquoi j'ai glissé et je suis tombée dans

la rue : je suis couverte de sang.

À l'heure qu'il est, je me balance à l'ombre du jardin de Jin, sous ses magnifiques arches, mes genoux tremblants serrés contre ma poitrine, mon livre plaqué contre mon cœur. Nous sommes censés écrire uniquement la vérité et ne laisser personne la lire. Mais elle se déforme si facilement. Transformer ici, omettre là, pour faire de soi la personne que l'on veut être au lieu de celle que l'on est vraiment. Qu'il est aisé de l'escamoter, de la mettre au feu, puis d'ouvrir les yeux et de se retrouver dans un monde qui a oublié qui vous étiez et ce que vous avez fait. Et vous ne vous rappelez plus qui vous étiez ni ce que vous avez fait. Mon père vit de l'autre côté de Canaan avec Lydia la tisserande, à présent. Il a deux petites filles et passe devant moi dans la rue sans me jeter un regard. Il a eu ce qu'il voulait, et s'est débarrassé du reste. Un crime sans victime. En toute innocence. Oublié. Sauf si l'on se souvient.

« N'oublie pas », m'a dit Gray, le fils du souffleur de verre. Deux fois.

Et il l'a dit à la seule personne de Canaan qui n'a jamais oublié.

Voici deux jours, j'ai été trouver Arthur des métaux pour faire aiguiser le couteau de ma mère. Je le cacherais hors de sa portée dès mon retour à la maison. Je ne l'ai pas noté parce que ça n'en vaut pas la peine. Mais pendant qu'Arthur parlait technique, j'ai observé sa pierre à aiguiser. Elle présente une rainure lisse et peu profonde à l'endroit où les lames passent au fil. Lorsque l'on affûte une lame, de petits bouts de métal s'en détachent, ainsi que des éclats de la pierre.

J'ai traversé Canaan en caressant les murs des bâtiments anciens, aujourd'hui. Ceux que nous ne savons plus construire. Je n'ai trouvé que des angles aigus. Aucun n'est élimé. Ni le moindre sillon dans les pavés sur lesquels les roues à bandes métalliques des charrettes des moissonneurs passent et repassent. Même le bord des feuilles sur les colonnes et les arches est net au lieu d'être rogné. Rien à voir avec la pierre à aiguiser d'Arthur.

Je ne vois qu'une raison à cela : nous ne vivons pas à Canaan depuis suffisamment longtemps pour en avoir usé les pierres. Et si nous ne vivons pas là depuis longtemps, c'est que nous venons d'ailleurs. Et cet ailleurs ne peut se trouver qu'à un seul endroit : de l'autre côté du mur...

NADIA LA FILLE DE LA TEINTURIÈRE
LIVRE 11, PAGE 14, 10 ANS APRÈS L'OUBLI